

Hivernautes. La Bretagne selon Gwennyn et Krismenn



Gwennyn : de la passion, un joli son et de bien agréables chansons !

Les Hivernautes invitaient le public à une soirée (plutôt feutrée, mardi soir, à l'espace Ti ar Vro, en compagnie de Gwennyn, puis Krismenn. Ces deux-là, musicalement, n'ont pas grand-chose en commun, si ce n'est un attachement têtu et sincère aux racines de leur Bretagne natale. La grande Gwennyn n'est plus à présenter. À force de promener sa longue silhouette sur les scènes de la région, elle a fini par devenir une familière, un visage et une voix reconnaissable entre mille. Les chansons de Gwennyn glissent à l'oreille comme le miel fond dans la bouche. D'emblée, les caresses de « The song of the dunes » puis « Embarquement » habillent un show soigné, joliment mis en son, bien cadré. Comme toujours, Gwennyn sait, en effet, s'entourer de musiciens délicats, comme l'incorruptible Patrice Marzin à la guitare. Gwennyn appuie ostensiblement son spectacle de mots en breton, sa langue maternelle. Souvent folk, ici et là planant, parfois rock, son tour de chant roule en vitesse

de croisière avec parmi les temps forts « Brezhoneg come », « I can plinn » (en hommage dit-elle à l'espoir suscité par le président Obama), « Netra blu din me » (un traditionnel revisité), ou bien encore « Kenavo », en bouquet final.

Krismenn en solitaire
À la fois si loin et si proche, l'univers de Krismenn paraît plus torturé dans la forme comme dans les mots. Sa musique laboure sans complexe les champs de l'expérimentation. La scène fonctionne ici un peu comme un labo : en solitaire, Krismenn nourrit son univers de samples et des rythmes binaires du rap, sans oublier quelques références ancestrales. Modernité et tradition s'entrechoquent délibérément au risque de faire l'écart de trop. Disons-le : les « bidouillages » de Krismenn ont quelque chose de déroutant. Mais le propre de l'art, pour reprendre les propos de Pompidou, n'est-il pas « de déranger, questionner, provoquer ».

Gilles Carrière



Modernité et tradition s'entrechoquent délibérément dans l'univers musical de Krismenn.

> À savoir

COLLECTE DE L'ASSOCIATION DES PARALYSÉS DE FRANCE
L'association des Paralysés de France collecte des vêtements, linge de maison, chaussures, qui permettent à l'APF de mener des actions pour rompre l'isolement des personnes handicapées (loisirs, rencontres, voyages). Des bacs sont à disposition aux endroits suivants : parking hypermarché Carrefour; parking centre commercial Kermoyan; devant l'APF, 65, rue de Bénodet (Prat-Maria). Contact : APF, tél. 02.98.90.06.10.

Peinture. Michèle Coïc ou l'art de la reproduction

Des grands formats très colorés, des portraits particulièrement réussis, l'appartement de Michèle et Jacques Coïc a quelque chose d'un beau musée.

Michèle Coïc et le portrait réalisé, d'après une toile de Tamara de Lempicka.



L'art chez les Coïc n'est pas un vain mot. Tandis que Jacques bâtit de ses mains un clavecin d'époque, que l'on devrait d'ailleurs entendre bientôt en concert, Michèle peint. Certes elle a toujours dessiné. Mais consciente qu'il lui faut progresser, elle prend des cours auprès de Dominique Le Douce, pas très loin de chez elle, au Foyer Soleil de Pont-l'Abbé. Là, elle apprend à utiliser les couleurs, à les mélanger, réalise une toile d'après Sérusier. « Je ris aujourd'hui en la regardant ! »

Reproduction
Elle progresse mais n'a pas vraiment envie de s'attarder. Au

bout d'une année, Michèle Coïc décide de voler de ses propres ailes. « J'ai acheté des livres sur la peinture et je me suis mise à les feuilleter ». Déjà elle sait ce qu'elle veut : « Diversifier sa palette, ne pas s'enfermer dans un style ». Alors, elle commence ses premiers portraits. La Joconde de Botero, qu'elle « préfère » à celle de Leonard de Vinci, sera l'une de ses premières reproductions. Reproduction, c'est le mot qu'elle emploie pour désigner son travail. « Je suis plutôt dans l'interprétation. Je ne travaille pas au millimètre près, comme un musicien interprète une partition, j'interprète un tableau ».

Portraits
Aux paysages, même si elle réalise une « interprétation » d'une toile de Poussin, pour le clavecin de son époux, Michèle Coïc préfère le portrait. Question de goût, de tempérament sans doute. Elle observe les œuvres de Frida Kahlo, peint magnifiquement d'après Tamara de Lempicka...
Jour après jour, les toiles naissent, nombreuses, mais l'artiste refuse d'inventer ses propres sujets. « C'est autre chose ! Peut-être ne suis-je pas encore prête à franchir le pas, même si parfois, cela me tente. Pour le moment ce travail me comble, me vide la tête ».

À la Foire aux croûtes de Brest
Se pose tout de même une question, que faire de ces toiles pour le moment trop secrètes ? Bien sûr, Michèle Coïc partage son travail avec ses amis, sa famille, mais viendra le jour où elle les montrera.
Elle a franchi un pas en s'inscrivant à la Foire aux croûtes qui se tiendra en mai prochain à Brest !
Dans l'immédiat, elle travaillera sur le nouveau couvercle du clavecin de Jacques. Cette fois, une toile de Chagall, lui servira de modèle.

Éliane Faucon-Dumont

Mondialisation. Les industries culturelles aussi

« La mondialisation des industries culturelles » sera au cœur du débat de la Liberté de l'esprit le 8 mars, à 20 h, à la salle du Chapeau-Rouge, en compagnie de Frédéric Martel, sociologue, auteur du best-seller « Mainstream » (Flammarion, 2010).



Frédéric Martel, sociologue, animera le débat consacré à la « Mondialisation des industries culturelles », le 8 mars à la salle du Chapeau-Rouge.

La culture de masse américaine n'est-elle pas, aujourd'hui, l'atout majeur de l'influence des États-Unis dans le monde ?
Un des atouts, oui. C'est ce qu'on appelle le « soft power », l'influence par la culture, le divertissement. Mais, outre la culture « mainstream », les Américains ont aussi une très grande influence par leurs valeurs et par le numérique. C'est également très important.

On constate que la culture française s'exporte de plus en plus à travers la langue anglaise (le groupe Phœnix,

David Guetta...) ou bien des références très étatsuniennes (« The Artist »). Comment analysez-vous cette tendance ?
Le paradoxe, c'est que la France s'en sort bien en terme d'influence. La première major du disque (Universal) est française, et elle vient même de racheter EMI. Nous sommes aussi leader mondial dans le jeu vidéo avec Vivendi Games, qui possède Activision et Blizzard, et avec Ubisoft. Le problème c'est que, même si nous possédons ces industries, celles-ci produisent le plus souvent des musiques et des jeux vidéo anglosaxons. Les capitaux et les studios

sont français mais les produits sont américanisés.
L'anthropologue Jean-Loup Amselle déclarait en 2003 à Quimper, que la théorie de l'uniformisation culturelle correspondait à un « fantasme » dans l'esprit de certains intellectuels en France. Il soulignait en outre qu'il était « vain et dangereux » d'aller à la recherche des origines d'une culture pure. Qu'en pensez-vous ?
Mon livre « Mainstream » a pour principale conclusion que la mondialisation de la culture et le basculement numérique ne se tradui-

sent pas par une uniformisation culturelle. Les Américains restent, et resteront, très influents. Mais ils ne sont pas les seuls. En Asie, on regarde des dramas, ces séries télévisées coréennes ou taïwanaises. Au Brésil, on savoure des telenovelas et on écoute de la musique brésilienne. Dans les pays arabes, il y a Al Jazeera, mais aussi les télévisions de Rotana, Al Arabya, LBC, MBC : ce sont des programmes essentiellement arabes. La culture est mondialisée, mais elle est aussi très locale, très régionale. C'est plutôt une bonne nouvelle.

Existe-t-il sur la planète des zones de « résistance » à la culture de masse US. Sous quelle forme se manifeste-t-elle ?
En réalité, la culture de masse américaine est puissante partout : même à Cuba, à Gaza et en Chine. En Iran comme en Arabie Saoudite, j'ai vu l'influence américaine. Et pourtant, il y a des pays où cette influence est plus faible, comme par exemple en Inde. Pourquoi ? Parce que les Indiens produisent une culture nationale très vivante, très puissante : le cinéma de Bollywood notamment. Face aux Américains, la solution, ce n'est ni des quotas comme en Égypte, ni une censure comme en Chine : c'est une production locale forte. Les Français peuvent réussir s'ils retroussent leurs manches et se remettent au travail.

Propos recueillis par Gilles Carrière